

avez à montrer. Pour un diner, vous pouvez garder le gant long au bras, en sortant la main qu'on relève sur le poignet. On a ainsi les mains libres tout en restant gantée.

P. 1860. — Je ne peux vous plaindre. Au lieu de suivre mes conseils désintéressés vous avez préféré essayer toutes les imitations et contrefaçons. Suivez le traitement par les sachets de toilette du docteur Dys, les désordres causés à votre teint par l'usage des mauvais produits seront promptement réparés. Je vous assure que les bandelettes enlèvent immédiatement les rides naissantes. Darsy, 54, faubourg Saint-Honoré, vous enverra avec la notice tous les avis particuliers désirables. — C. DE C.

OU L'HOMME ÉTAIT-IL DONC ?

« Où est donc votre mari ? » demanda le visiteur à la maîtresse de la maison.

L'intérieur de l'habitation était absolument tel qu'il l'avait vu deux ans auparavant. Rien n'y manquait. La vieille armoire bretonne, l'horloge dans sa boîte de chêne, le grand lit avec ses rideaux de serge verte, au-dessus de la huche et suspendue aux solives une grande planche supportant des miches de pain de ménage. En un mot, tout était encore là, jusqu'au grand fauteuil sur lequel le maître de céans a passé bien des heures de tristesse et de souffrances, mais pour le moment il était vide. Quelle pouvait être la cause de l'absence de maître Pierre ?

Par la porte qui donne sur le jardin, le visiteur pouvait apercevoir les plates-bandes de légumes et les mille et une fleurs dont la brise lui apportait le doux parfum. Mais où était donc le jardinier ?

Mme Tanguy, remarquant le regard inquiet et la voix attristée du vieil ami de la famille, s'empessa de le tranquilliser en lui disant : « Non, Pierre n'est pas mort. Vous vous souvenez quelles étaient nos craintes à son sujet, mais, Dieu soit loué ! nous en avons été quittes pour la peur, car il a si bien guéri, qu'il est déjà à son ouvrage à cette heure matinale ; lui qui est dans la soixantaine est aussi vigif et vigoureux qu'un jeune homme de vingt-cinq ans ! N'est-ce pas extraordinaire ? »

Et le vieil ami exprima sa joie sincère à la nouvelle du retour à la santé du brave jardinier, car il savait combien le pauvre homme avait souffert. La dernière fois qu'il l'avait vu, il y avait plus d'une année qu'il n'avait manié la pioche, la bêche, le râteau ou la serpette. Son mal était survenu à la suite d'un refroidissement, du moins, c'est ce que l'on crut d'abord, et il en était peut-être ainsi. Quoi qu'il en soit, la maladie l'avait atteint comme la gelée qui flétrit la plante. En peu de jours les souffrances furent si vives que force lui fut d'abandonner son travail. C'était l'estomac qui le faisait le plus souffrir. Il rendait presque tout ce qu'il mangeait. Tout le corps lui faisait mal, mais surtout les jointures et la tête. Il n'avait plus la moindre force, ni dans le dos, ni dans les bras, ni dans les poignets et les doigts, et ses jambes étaient si faibles qu'il ne pouvait faire un pas. Il faut avouer qu'à ce moment-là Pierre Tanguy était un fort triste jardinier. Lorsqu'on venait le voir, on était bien sûr de le trouver chez lui, et pour cause ! S'il lui arrivait d'essayer de faire quelques pas, immédiatement il avait des accès de suffocation. Hélas ! A quoi bon travailler si la respiration nous manque ?

Une constipation des plus opiniâtres le torturait continuellement, mais surtout la nuit. Une heure de sommeil était pour lui une chose tout aussi extraordinaire que la découverte d'une nouvelle orchidée. Ses nuits se passaient généralement à se rouler et à se tordre de douleur dans son grand lit, et à gémir assis sur son fauteuil pendant le jour.

Les médecins firent de leur mieux pour le soulager, mais sans succès. Ainsi il ne restait plus au pauvre Pierre qu'à attendre que dame Nature voulût bien le retirer du nombre des vivants.

Le récit fait par Mme Tanguy a été communiqué par écrit à M. Fanyau dans une lettre datée du 28 février 1899 et dûment signée par son auteur, M. Pierre Tanguy, jardinier, 54, rue des Brebis, Morlaix (Finistère). Sa signature a été légalisée par M. Le Bossoch, maire de Morlaix.

« Après une année d'une telle existence, continua Mme Tanguy, j'entendis parler de la Tisane américaine des Shakers que vend M. Oscar Fanyau, pharmacien à Lille (Nord), et je me suis mise à en faire prendre à mon mari. Quelle heureuse idée ! Deux flacons l'ont complètement guéri. En fait de remèdes, je n'ai jamais vu rien de si extraordinaire ! »

LES THÉÂTRES

Opéra : *Lancelot*, drame lyrique en quatre actes et six tableaux, de Louis Gallet et M. Edouard Blau, musique de M. Victorin Joncières.

Lancelot, que l'Opéra vient de représenter, se fera peut-être des amis. J'affirme qu'il ne rencontrera pas un seul ennemi. Nul ouvrage, en effet, n'est plus pacifique, n'excite moins la colère, la haine, l'envie, ni aucune des mauvaises passions de ce monde. Hier, pour la première fois depuis que je vais au théâtre, je n'ai point entendu dire au-

tour de moi une parole qui fût méchante, vilaine, moqueuse ou même qui discutât. En applaudissant, à la fin de la soirée, le noni de M. Victorin Joncières, le public a persévéré dans cette espèce de sympathie, que de huit heures à minuit, il n'a cessé de témoigner respectueusement et justement au musicien.

Il faut reconnaître de nette et royale façon que toute dispute au sujet de *Lancelot* serait stérile. Avec beaucoup de conviction, le compositeur a écrit une œuvre qui retarde de cinquante ans. Il n'y aurait pas de mal à cela si cette œuvre possédait les qualités de celles dont elle cherche à s'inspirer. Malheureusement, il existe là-contre une impossibilité absolue, foncière, matérielle, définitive, que ni talent, ni génie, si grands solent-ils, ne vaincraient jamais. La raison en est que chaque époque vit dans son art et qu'il ne dépend de personne de remonter le cours du temps et de ressusciter les âges défunts. Ce qui nous semble magnifique dans certaines partitions du passé et ce qui reste splendide, en effet, c'est ce qu'elles apportaient de nouveau quand elles ont paru. Toujours, toujours, la jeunesse aura raison ; toujours, toujours, ceux qui tenteront de l'arrêter dans sa course à la gloire auront tort et seront distancés par elle. Je me reprocherais d'insister.

Rien qu'en choisissant son poème, M. Joncières s'est engagé dans un chemin sans issue. Au palais du roi Arthur, à Kerléon, le comte Alain de Dinan et le baron Markhoël, revenus de la guerre, réclament une place parmi les chevaliers de la Table Ronde. Or, le Roi n'en a qu'une à donner et désigne comme arbitre Monseigneur Lancelot, à qui le second des deux prétendants déclare que s'il n'obtient pas cette place, il racontera les promenades de la reine Guinevre dans la forêt de Brocélyande. Ces promenades sont fort compromettantes pour Lancelot qui n'en nomme pas moins le comte Alain, chevalier de la Table Ronde.

Maintenant, chez elle, la Reine est inquiète. Ne dit-on pas que Lancelot, son cher Lancelot, va épouser Elaine, la fille du comte ? L'amant le nie et, malgré ses propres alarmes, tombe aux bras de l'amante et ne s'en détache qu'avec la promesse d'un nouveau rendez-vous sous les rameaux penchants du bois solitaire. Arthur a tout entendu, grâce au traître Markhoël. Il ordonne à celui-ci de tuer Lancelot et envoie Guinevre au couvent.

Le meurtre a été mal fait. L'assassiné, relevé par Alain et soigné par Elaine, au château de Dinan, aime à présent sa garde-malade et en est aimé. Mais on vient lui apprendre la captivité de la Reine. Il saura bien découvrir sa retraite, la délivrer, la reconquérir. Lui parti, Elaine, désespérée, demande qu'on la conduise en un cloître.

La route est longue qui traverse la forêt sauvage. Lancelot, brisé de fatigue, s'endort dans une clairière et rêve. Il se revoit enfant au milieu des fées, habitantes du lac mystérieux où elles l'entraînent jadis. S'étant réveillé, il reprend son chemin.

Le couvent où Elaine s'est retirée sert précisément de prison à Guinevre. Voici les deux femmes, la main dans la main, pleurant ensemble, sans se connaître, le honneur perdu. Avant de repartir aux combats, Arthur a voulu pardonner. La Reine et lui pourront encore s'aimer plus tard, dans un monde meilleur où Dieu les réunira. Le repentir de Guinevre n'est pas de longue durée. Lancelot, entrant par une porte pendant que le Roi sort par l'autre, tend les bras à la Reine qui s'y précipite, à la grande douleur d'Elaine, cachée derrière un pilier.

Inconsolable, la fille du comte Alain s'est jetée dans le lac. Un épilogue nous la montre étendue en la barque funèbre dont la vue glace d'effroi et de remords le pauvre héros de l'aventure.

Ce livret ne se contente pas de dépoétiser le roman légendaire, universellement connu. Il n'offre au compositeur que des situations rebattues, des personnages de caractère inexplicable et inexplicable. Nul n'aurait pu, par la langue des sons, lui prêter un semblant de vie et l'erreur capitale de M. Victorin Joncières est d'avoir cru en une pièce à ce point dénuée de logique et de fantaisie, d'émotion et d'intérêt, de tout ce que nécessite le théâtre. Je mets au défi qui que ce soit d'y adapter une mélodie expressive et vraie, d'y trouver un mouvement dramatique quelconque, d'y laisser parler librement son cœur. Dans l'exagération de ses idées retardataires, dans sa fidélité aux anciennes formes, exagération, fidélité éminemment respectables, l'auteur de *Dimitri*

tri et du *Chevalier Jean* s'est imaginé que le poème de *Lancelot* le servirait à merveille, parce qu'il ressemble à beaucoup d'autres poèmes du temps jadis dont les musiciens d'alors se contentèrent. Mais, je le répète, les conditions de l'art changent avec les époques. Mozart, Beethoven, Weber, ont pu magnifier les scénarios indigents de *la Flûte enchantée*, de *Fidélia*, d'*Obéron* ou d'*Euryanthe*. Cela n'est plus faisable. A l'heure où ces dieux régnaient, le chant primait tout, emportait tout et la stupidité d'un livret n'empêchait pas la splendeur d'une partition. Aujourd'hui il faut, de gré ou de force, écrire « la musique de la pièce » et cette obligation est si impérieuse que, malgré lui, M. Victorin Joncières y a, hélas ! obéi. Comment dès lors, discuter, blâmer tant de chœurs plaqués, tant de marches guerrières, tant de phrases de signification hésitante, tant d'airs de ballet prévus, tant de grosses sonorités instrumentales opposées à tant de retenue symphonique, choses dont le compositeur n'est évidemment pas responsable. L'attitude courtoise des spectateurs d'hier, attitude que j'ai voulu indiquer dans les premières lignes de ce compte rendu et sur laquelle j'insiste, sera certainement celle de tous ceux qui entendront *Lancelot*.

L'ouvrage est interprété de manière supérieure par la tête de troupe de l'Opéra. Mlle Delna prête au rôle de la reine Guinevre le charme et l'éclat, la souplesse et la puissance, le métal précieux de son incomparable voix. M. Renaud chante le roi Arthur avec une netteté de déclamation, une autorité, un style superbes et, à force d'art, sauve son personnage. M. Vaguet est particulièrement favorisé : ténor vibrant, il a l'occasion de claironner à l'aise et s'en acquitte très bien ; preux chevalier, il se voit, dans le ballet de son rêve, sous les traits de Mlle Robin, et je comprends la satisfaction qu'il en doit éprouver. Mme Bossman s'applique à rendre Elaine de Dinan infiniment gracieuse et touchante. MM. Fournets, Bartet et Laffitte complètent ce bon ensemble. M. Paul Vidal, presque à l'improviste, remplace au pupitre du chef d'orchestre M. Taffanel, souffrant, et témoigne néanmoins d'une grande sûreté. Décors, costumes, groupement des masses constituent sans doute « la mise en scène de la pièce ». Impossible de justifier en traits plus caractéristiques, frappant mieux les yeux de la foule, l'immense et splendide effort de la jeunesse ardente, vaillante, courageuse et triomphante.

Alfred Bruneau.

LA SOIRÉE

La pièce nouvelle avait été reçue par le regretté Eugène Bertrand, et ça a été pour M. Gailhard une raison de plus de faire magnifiquement les choses et de donner une somptueuse hospitalité à M. Victorin Joncières qui, du reste, était déjà de la maison, puisqu'il avait fait, représenter à l'Opéra *la Reine Berthe*, avec le même succès que *Dimitri* et *Sardanapale* à l'Opéra-Comique.

On peut même dire que, jusqu'à un certain point, M. Gailhard a collaboré à la pièce, en décidant l'auteur à y introduire le ballet, qui en est le véritable clou et qui, dans un décor vraiment féerique, est merveilleusement dansé par Mlle Emma Sandrini, décidément passée étoile de première grandeur. La ravissante ballerine apporte, dans son rôle, l'élégance, la grâce et le charme que lui ont donnés ses fameuses danses grecques. Elle a remporté là un véritable triomphe.

Les décorateurs, sous l'inspiration toujours si intelligente et si artistique de Gailhard, se sont surpassés. C'est Amable qui a fait le décor du ballet où il a introduit une innovation qui a obtenu un grand succès : la toile de fond est transparente ; elle est éclairée non plus par devant, mais par derrière ; ce sont des projections d'art sur le dos de la toile, ce qui donne aux nuages peints des clairs-obscurs, où l'on devine la lune éclairant les nuages par transparence. L'effet est de toute beauté. Les autres décors, également réussis, sont de Carpezat et de Chaperon.

Très brillante salle où nous remarquons M. et Mme Georges Leygues, M. et Mme Barbey, M. et Mme Barthou, M. et Mme Léon Bourgeois, M. Chauchard, le comte de Périgny, le comte Pillet-Will, le comte Chandon de Briailles, M. Poincaré, la duchesse de Bojano, la comtesse Zamoïska, le comte de Berteux, M. Michel Heine, M. Lannelongue, M. Gustave Rivet, M. et Mme Gaston Thomson, le comte Foy, la vicomtesse de Trédern, la baronne de Schickler, le prince Troubetskoï, le duc de Conegliano, la princesse d'Essling, M. Chéramy, le comte de Vauréal, M. Crozier, M. Bischoffsheim, M. de Camondo, M. Claude Lafontaine, le comte Cahen d'Anvers, le baron Oppenheim, lord Ashburton, M. A. de Girardin, M. Goudchaux, marquis de Wignacourt, Bénac, marquis de Casa Riera, etc.